FRIEDRICH SCHLEGEL A PARIS, CAPITALE DE L'UNIVERS

Paris, ville imaginaire, se révèle ville-mirage. Plus Friedrich Schlegel s'approchera d'elle, moins il l'atteindra. Il ne la conquérira pas. Il arrive fin juin 1802, il repart au printemps 1804. Derrière lui, il ne laisse que peu d'empreintes.

Quelques années auparavant, cet ancien jeune passionné de la Révolution Française et historien fervent des démocraties grecques et du patriotisme romain, avait défini la poèsie comme étant «un discours républicain, discours qui établit sa propre règle et détermine son but, discours dont les éléments, comme des citoyens indépendants, ont le droit de vote». Mais, comme beaucoup d'autres parmi les intellectuels allemands de son époque qui percevaient d'abord les événements de la Révolution à travers un voile d'images et de concepts puisés dans l'antiquité grecque et romaine, Schlegel avait dû essayer de comprendre le dépassement et la dégradation par la Terreur de l'idéal d'une société juste. Les récits des voyageurs enthousiastes ou sympathisants à Paris sous la Révolution, le Directoire et le Consulat, comme Georg Forster, Ebel, l'ami de Hölderlin, Ernst Moritz Arndt, Kleist ou Friedrich Schlegel, reflètent dans leur ensemble une immense déception. Cependant, très vite — les lettres de Hölderlin le prouvent aussi bien que les *Lettres sur l'éducation estétique* de Schiller — la conviction se propage que seules les ressources intellectuelles et morales allemandes pourraient relancer le mouvement de transformation ou de transfiguration des sociétés européennes et éviter la logique désastreuse du modèle français. Avec Hölderlin, Schiller, Novalis et d'autres, Schlegel conçoit l'idée d'une relève allemande de l'époque révolutionnaire, imaginant un déplacement du progrès historique d'un pays à l'autre et du niveau de la politique à celui de la philosophie et la religion dont les qualités d'anticipation et de préfiguration sont alors particulièrement mises en valeur.

C'est ainsi que se développa et se communiqua en Allemagne l'idée d'une révolution spirituelle réalisée et menée à bien par les philosophes et les poètes. L'importance attribuée dans ce contexte à l'éducation de l'homme intégral et à la réorganisation de l'instruction publique désignait la volonté d'intérioriser le nouveau processus révolutionnaire, de le ralentir pour pérenniser ces effets. En même temps, juste avant 1800, l'idéal républicain, celui de Rousseau, de Danton, de Kant et de Fichte, se transforme, s'éloigne des connotations de 1789, s'élargit dans l'espace et le temps. Novalis retrouve l'idéal de la liberté et l'image de la société juste dans l'ordre féodal de l'Empire catholique d'avant la Réformation, et Friedrich Schlegel conçoit à Paris même l'idée d'une Europe-synthèse universelle des peuples et des civilisations du passé et du présent. Paris dont la Révolution n'avait fait ni une nouvelle Athènes ni une autre Rome Eternelle, deviendrait ainsi le point de départ et le centre peut-être de la renaissance de l'Europe spirituelle.

«Peuple merveilleux de Paris», l'appelle Dorothea Schlegel, femme de lettres douée et femme dévouée de l'écrivain qu'elle avait accompagné à Paris : «Je les ai regardés, ces hommes qui avaient, pour ainsi dire, survécu à l'histoire. Histoire qui avait tourné de plus en plus vite et qui s'était consumée de sorte que tous et chacun dussent périr par cet effort et ce mûrissement accéléré». La décadence de la morale publique, la corruption de l'esprit social par l'égoisme et le calcul, la bêtise née du manque d'imagination et de réflexion calme forment les traits principaux du tableau que Friedrich Schlegel peint du peuple merveilleux des Parisiens. Mais, à la différence de Heinrich von Kleist, par exemple, il intègre cette image de la société parisienne en voie de décomposition dans le cadre plus vaste d'une conception métaphysique de l'histoire, comme en témoigne son premier article *Voyage en France* publié dans le premier numéro de la *Europa*, revue allemande que Schlegel dirige lors de son séjour parisien. A travers les quelques haltes de son voyage de Dresde à Paris via Weimar, Schlegel ouvre l'espace mythique d'un voyage dans le temps. L'aspect du Rhin évoque la vision poétique de la civilisation allemande et européenne du Moyen-Age dont l'universalité politique et spirituelle est ancrée dans son ouverture vers l'Est : «Sur toutes les routes et sur tous les chemins s'étalait la richesse triomphante de l'Orient, des éléphants et des maures, des pierres en fleur et des fruits de toutes couleurs, les richesses dorées de l'Inde».

Cependant, l'image que Schlegel donne dans le même article de la capitale française ressemble à une contre-façon aussi précise que déplorable et ridicule de cette civilisation médiévale, prospère, croyante et rafinée. La vie lui paraît, dans les rues assourdissantes, se désintégrer en un pullulement d'activités sans cesse répétées : acheter et vendre, offrir et choisir, et — autre observation pré-éthnologique — étaler, préparer et absorber, avec un zèle sans relâche, la nourriture. Paris, ville des lumières, offre l'incessant spectacle d'elle-même à une population dont les individus semblent tous sortis du même moule, hommes modernes qui ont dilapidé leur imagination devenue caprice stérile et qui ont laissé périr l'idéal révolutionnaire de l'opinion publique au profit du calcul le plus egoïste.

Par les multiples travaux qu'il entreprendra à Paris, Schlegel va essayer de dépasser le stade de la critique des temps modernes en mettant celle-ci en relief par la recherche du passé sur les terrains des sciences et de la poésie, pendant qu'il ouvre des perspectives par des projets de réformes et des tableaux figurant l'utopie concrète. Ainsi, il donne, à l'Athénée des Arts, une série de conférences publiques sur l'histoire de la littérature allemande, première ébauche des conférences de Cologne et de Vienne.

Dans le même contexte, la revue *Europa* doit lui servir de plate-forme et de scène tournante. Son article *Literatur*, dans le premier numéro, est adressé aux publics des deux pays ; Schlegel y démontre, dans une première partie panoramique, l'unité organique de la littérature allemande actuelle fondée par la génération des Lessing, Winckelmann et Klopstock et animée par l'idéalisme fichtéen, «le centre et la base de la littérature allemande ; sans lui, une perception du monde physique qui engloberait le Tout et le Un de la nature serait impossible ; et la poésie supérieure n'est qu'une autre expression de la même perception transcendentale des objets sensibles». L'idéalisme introduit ainsi, insiste Schlegel, les principes de l'universalité et de la progression dans chaque branche des activités intellectuelles et créatrices, poétiques, philosophiques et naturalistes. Tournant son regard vers la France, il constate l'absence totale d'une base théorique commune, apte à conjuguer les méthodes expérimentales et spéculatives des sciences morales et physiques. L'unilatéralisme de la pensée rationnaliste des Lumières se révèle, dans la perspective de Schlegel, aussi néfaste que la rupture marquée par la Révolution.

De même, Schlegel se livre à une critique du théâtre parisien dont il constate la tendance à s'auto-évaporiser dans le désert de l'amusement public. Par une simple énumération des noms des théâtres — autre impression d'un foisonnement démuni de sens — et des titres des pièces aussi nulles que propres à caractériser les programmes de ses établissements, il essaie de démontrer implicitement que le goût du peuple pour l'amusement facile est volontairement satisfait par ceux qui le gouvernent pour canaliser son intérêt. Réminiscence lointaine de la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles !

Conforme à ses appréciations de la situation des sciences, des lettres, du théâtre et de la conscience collective des citoyens français peu dignes de ce nom, le locataire du 19, rue de Clichy, entre cour et jardin, dans l'immeuble où résidait auparavant le baron d'Holbach, est un flaneur peu curieux du détail déroutant et mécontent de son anonymat. Il ne découvre dans les rues que des immeubles et des monuments de caractère moderne qui ne sont que des pâles imitations du style antique, fades compromis conçus dans l'intention lâche de plaire à tout le monde. La seule et belle exception que Schlegel ne découvrira que très tard : la cathédrale de Notre-Dame de Paris. C'est ainsi que dans le centre même du monde moderne il se met à rassembler les vestiges graves du passé qui lui semblent bien être les signes d'un avenir différent.

Avec l'ironie de celui qui retrouve son vrai visage dans un miroir inattendu, il rapporte l'histoire d'une autre rencontre de cette espèce : cela se passe dans la nouvelle Ménagerie du Muséum National d'Histoire Naturelle au Jardin des Plantes que Schlegel admire comme «monument vivant des époques révolues de l'histoire naturelle». Celui qui incarne les espèces les plus proches du paradis terrestre, fossile vivant dont les parents pachydermes sont déterrés à la même époque par Cuvier des gypses de Montmartre, témoin de l'Orient que Schlegel imagine être la source de la civilisation occidentale, cet autre dans lequel il reconnaît sa solitude et son dépaysement, c'est l'éléphant de la ménagerie, le même très proba-

blement qu'Etienne Geoffroy St. Hilaire avait acheté quelques années auparavant sur le marché de Rouen. Mais l'éléphant est inéluctablement soumis aux lois de l'irreversible histoire naturelle, dont la conception varie encore considérablement à cette époque à laquelle débute, à l'initiative de Cuvier, la paléontologie expérimentale et systématique. Alors que Schlegel, lui, se définit comme fouilleur et décrypteur des documents d'un passé culturel sur l'actualité duquel il insiste systématiquement.

Et encore perce-t-il l'enchevêtrement du réel jusqu'aux terrains ou temps ou objets sensibles au mythe du passé et du futur ; au Louvre réouvert au public peu de temps auparavant dont les collections se trouvaient considérabement enrichies par les tableaux et les sculptures ramenés par Bonaparte de Rome et des Pays-Bas. Si, à Paris en 1801, K'eist fuyant la ville qui lui inspirait horreur et dégoût, avait maintes fois cherché à se recueillir et à se retrouver en face de l'Apollon du Belvedere, Schlegel trouve dans la peinture d'avant Raffael «un des moyens les plus efficaces de s'unir au divin, de s'approcher du dieu». Sa description d'un tableau de Mantegna fait apparaître le mécanisme de l'allégorie chrétienne qui appelle la figuration du laid et de l'abject pour en tirer l'éclat de la rédemption divine. «L'opposition criante de la lumière céleste et de la sombre laideur», que Schlegel constate avec satisfaction sur ces tableaux, ne rappelle que trop sa perception de la réalité parisienne — «Sodome», comme il dira rétrospectivement où il lui a été impossible de faire de la poésie.

Le séjour à Paris est une époque-passage dans l'histoire de la pensée de Schlegel. Les échos lointains de son ancien républicanisme le retrouvent se tournant vers la foi catholique dont l'influence le dominera irréversiblement à Cologne, juste après son départ de Paris. A sa recherche ultérieure des vestiges du Moyen-Age à Cologne et dans le Bas-Rhin correspondent ses fouilles dans les manuscrits persans et sanscrits à la Bibliothèque Nationale. Là, il imagine retrouver les éléments de la langue universelle dont seraient sorties, après une première époque d'unité linguistique quasi-paradisiaque ou d'avant Babel, les langues européennes actuelles, morceaux isolés et tristes restes. Soutenu par ses professeurs Alexander Hamilton et Antoine-Léonhard de Chézy, et en contact avec Sylvestre de Sacy, professeur d'arabe à l'Ecole des Langues Orientales, Schlegel poursuit ses études qui vont finalement aboutir à la publication, en 1808, de son oeuvre fondamentale *Über die Sprache und Weisheit der Indier* dans laquelle il prouve, à l'aide des premiers éléments de la «grammaire comparée» — le terme est de lui — la parenté des langues dites depuis indo-germaniques. Dans le même livre est esquissée un autre domaine de l'anthropologie comparée, celui qui suivant le modèle linguistique, comme il dit, met en évidence les structures intégrantes des mythologies, le tissu de fond à travers lequel les différences actuelles des systèmes mythologiques peuvent être ramenées à leur origine commune.

Ainsi, Schlegel élargit pendant son séjour à Paris sa géographie spéculative : l'Ouest, représentant du moderne stérile qui a refoulé le souvenir de sa provenance, trouverait le salut rédempteur par l'assimilation de l'Orient et du Nord qui comprend aussi bien la vieille Germanie que la nouvelle psilosophie allemande. «Paris, capitale de l'univers» — cette formule issue du jargon de son temps est citée par lui avec ironie et dédain. Métropole, certes, mais capitale de ce qu'il appelle, dans les termes de sa conception spéculative de l'histoire, notre époque-intervalle, époque-passage caractérisée par le manque de sens religieux ou de perspective transcendente. Néanmoins, c'est à ce sommet même du vide spirituel qu'il croit trouver les nouveaux indices prometteurs du changement. Suivant ce tournant dialectique téméraire, il réussit à détecter deux centres de signes avant-coureurs : d'une part le progrès des sciences naturelles en France, lié à des personnages dont il s'approche et s'inspire : Lavoisier, Cuvier, Geoffroy St. Hilaire, Daubenton, Lamarck, et d'autre part l'activité du gouvernement consulaire visant une réorganisation de la recherche et de l'instruction publique. Quatre mois avant l'arrêté du 23 janvier 1803 par lequel est créé le nouvel Institut, Schlegel fait allusion, dans une lettre, à son idée de proposer au gouvernement français la création d'un Institut National Allemand qui siégerait à Paris. Il la précise dans le *«Projet de constituer une Académie centrale des littérateurs allemands à Paris, adressé au Cn Cuvier de la Commission de l'instruction publique*

par Schlegel docteur en philosophie». Cuvier, qui remplissait à cette date les fonctions de Secrétaire de l'Académie des Sciences et de commissaire élu de l'Institut auprès des inspecteurs généraux de l'Instruction Publique avait déjà, quelques mois auparavant, soutenu la candidature de Schlegel à un poste de professeur de psilosophie dans les départements allemands. Tentative qui s'était soldée par un échec.

La proposition de Schelegel de constituer un Institut Allemand est née d'une idée de synthèse: que le nouvel esprit philosophique allemand, qu'il a caractérisé comme unificateur et vivifiant, s'infiltre dans le nouveau système des institutions scientifiques françaises pour que ces institutions puissent transgresser les étroites limites de leurs fonctions spécialisées et que la philosophie et la recherche allemande en situation politique précaire dans les Etats allemands puissent trouver une base institutionnelle solide et reconnue. Dans l'ensemble des institutions françaises préposées à l'instruction nationale et à la recherche, Schelegel réserve à son Académie une position méta-structurelle: elle aurait dû englober spirituellement toutes les autres classes ou académies de l'Institut, elle aurait concentré et transcendé leurs travaux et efforts isolés, aurait servi comme médium de communication et aurait, en somme, représenté leur Théorie Une et leur Encyclopédie Universelle.

Ainsi, Schlegel conçoit, en modèle réduit, la reconstitution artificielle ou renaissance institutionnelle de l'ancienne unité des langues et des mythologies, des systèmes du savoir et des valeurs morales et religieuses. Et Paris aurait enfin droit au titre de «patrie commune», de «capitale des sciences». Cependant, cette idée d'implanter au coeur même de la dégénérescence moderne le noyau synthétique du renouvellement intellectuel de la France et de l'Europe devait se perdre dans l'oubli et du coté des Français et de celui de Schlegel lui-même. Ni sa revue, ni ses conférences, ni sa candidature, ni son Institut imaginaire dont le membre le plus important aurait dû être, suivant sa proposition, Fichte n'ont trouvé l'écho espéré. Schlegel change de terrain — le penseur du passé et du futur dont Paris n'a pas voulu avoir dans son présent s'installera quelques années plus tard à Vienne, capitale politique de l'univers catholique en lutte contre la France de Napoléon, ancien consul et président, dès l'An 8 de la Révolution, de la Section des Sciences Physiques de l'Institut *.

Johannes von SCHLEBRÜGGE

* *Prezentată la Congresul de literatură comparată organizat la Paris, între 22 aprilie — 2 mai 1984, cu tema* Paris et le phénomène des capitales littéraires — carrefour ou dialogue des cultures, *această comunicare — ca și celelalte patru, incredințate anterior tiparului — ne-a parvenit prin intermediul lui Adrian Marino, căruia, acum, la încheierea publicării grupajului, îi adresăm încă o dată mulțumirile noastre pentru generosul sprijin acordat.* (n. red.).